

I

DES MAINS. DES MAINS BLANCHES. Des mains brunes. Des mains paumes ouvertes vers le ciel. Comme pour lui éviter de s'effondrer. Peut-être simplement pour l'accueillir. L'empêcher de se mêler au sol mouvant de l'antique place Jemaa-el-Fna.

Les veines bleues et tendres augmentaient la fragilité de la main trop blanche. Une main sans histoire tant la neutralité de sa blancheur était déconcertante. Le henné onctueux coulait de la seringue comme une lave obscène. Verdâtre. Visqueux. Éternel, il honorait encore une fois les graphismes sacrés de l'Islam. Formes géométriques ancestrales. Losanges. Triangles. Arabesques. Spirales. Délectation de la mémoire. Frondaisons de mosquées. Rosaces de zelliges. Ciel de stuc. Odeurs exquises et innommables de l'enfance. Odeur de la mémoire elle-même. Tous ces graphismes, profondément ancrés dans l'inconscient de Bahia, affluaient naturellement au bout de son regard et de son geste, solennellement complices, chaque fois qu'elle

s'apprêtait à tatouer une main. Elle aimait la spirale par-dessus tout. « C'est le début et le bout de la vie », se plaisait-elle à dire. Une spirale apaisée dont l'extrémité intérieure semble se prosterner devant le destin. Toutes ces mains qui se succédaient, sous l'œil attentif de Bahia, étaient devenues, au fil du temps, un véritable alphabet qui s'organisait pour signifier le monde. Son chant, son poème, mais aussi sa complainte. Sa perception des êtres et des choses était définitivement aliénée à ces petits membres qui donnent la température de l'espace. La texture de chaque main lui indiquait infailliblement le caractère de toutes ces femmes.

Happées par les yeux de feu de Bahia elles s'arrêtent, place Jemaa el-Fna, pour faire tatouer leurs extrémités, ignorant la colère sourde et l'immense souffrance qui animent son regard animal. Elle les voit à peine. Comme si seules leurs mains la retenaient de partir et de quitter ce monde. Elle porte toujours sur son visage, pour travailler, un léger voile de mousseline noire qui dessine ses yeux, saisissants de beauté et de force. Des yeux déchaînés. Noirs. Brillants. Indomptables. Rien de lyrique ou de lancinant qui les humanise. Rien. Que de la rage, humide et violente, où vient s'abîmer, non la femme, mais le féminin lui-même. Toutes ces femmes, en tendant la paume de leurs mains au tatouage de Bahia, consacrent, dans ce geste généreux, le féminin en elles.

« Sur cette main, je veux un cœur. Juste un cœur », dit la jeune touriste.

Bahia déplaça lentement ses pupilles lourdes. Colla son regard noir au regard bleu et fuyant de la jeune femme. Puis, sans rien dire, en observant furtivement la paume trop frêle, elle y grava un cœur. Un cœur éphémère. Libre des enchevêtrements de l'art musulman. Un cœur froid, inaccessible à toute générosité. Submergé par les vrombissements intenses de la place. Un cœur inapte à l'amour. De sa seringue, elle irrigua alors « cet organe mâle par excellence ». Si la vie s'accorde au féminin, pensait Bahia, son battement est masculin. Son pouls est mâle. Elle dessina sur la main de la jeune femme avec cette semence verte qui brunit en séchant. Comme pour figer ce cœur et le rendre définitivement fermé aux péripéties de l'amour. Un cœur vert sur une main blanche. Tout autour, des veines : des veines bleu violacé. Des veines fines. Des veines froides. Venelles où tout interfère avec tout. Le sang avec la chair. La peau fine avec la poussière du désert. Les phalanges avec les remparts rouges de la ville. Bahia allongea à son tour ses doigts effilés et prit le triste billet que lui tendait la touriste. Vingt dirhams. Vingt dirhams pour éprouver dans sa chair cette autre face de la civilisation arabe et berbère. Le henné livrait à ces jeunes étrangères un avant-goût de l'inconnu en Islam. Occasion inespérée de réduire

l'immense différence qui les séparait de cette culture. L'acte en soi leur semblait une concession à ce monde et leur donnait la délicieuse impression d'être des initiées. Des houris. Prêtes pour les noces. Aptes à la joie et à l'allégresse. La place frétilait alors d'un subtil jeu sexuel exalté par la musique et les chants, profanes ou religieux, qui montaient des kiosques et des cafés. Les yeux rivés sur leur tatouage encore frais, elles doublaient de leurs torsions délicatement sensuelles celles éternelles et divinement ambiguës des cobras qui dansaient au rythme de la confrérie des Issaoua.

Bahia m'aperçut enfin. Nous nous embrassâmes tendrement.

« Ne t'occupe pas de moi, lui dis-je.

– Ça risque de durer longtemps. Nous sommes samedi. Il y a beaucoup de clients.

– Ce n'est pas grave. Je t'attends. »

La ville prend ses aises en ce début d'après-midi. Elle semble s'étirer et pousser au loin sa respiration. Au-delà d'un horizon qui se perd d'un côté dans les montagnes de l'Atlas, de l'autre vers le désert invisible et pourtant fortement présent dans les esprits et les regards des passants. Le désert est le véritable arrière-pays, abstrait et imaginaire, qui donne à Marrakech l'étrange et mystérieux raffinement de sa culture

arabe, andalouse et berbère. Culture de la précision et du détail. Comme pour se protéger de l'ouverture du temps sans limites, des étendues désertiques. Culture sans mièvrerie ni emphase, de l'ascétisme des graphismes du Sud à la générosité sans faille inspirée du soufisme. Les gens, à cette heure-ci du jour, fusionnent littéralement avec la chaleur molle et sableuse où s'enfoncent leurs fantômes curieusement indestructibles. J'ai soudain la sensation de devenir transparente. Presque légère. Assez légère pour éprouver le poids des différentes épaisseurs historiques qui font de Marrakech l'un des plus complexes et des plus agréables palimpsestes, dépourvu de cette arrogance propre aux villes stratifiées et structurées par une mémoire et un passé trop importants. Une atmosphère d'éternité enveloppe l'espace. Je suis incapable de cerner l'étendue de ma volonté. De mon désir vague de rentrer chez moi ou de rester dans la ville désolée et appesantie. La chaleur prodigue une sensation de sable mouvant dont le tourbillon creuse étrangement l'espace.

Je pense soudain à mon cours sur Lautréamont. Au deuxième chant de Maldoror. Aux pavés de Paris. À la mort d'un jeune garçon le soir entre la Bastille et la Madeleine. À mes étudiants que toute littérature française non engagée ennuyait très sérieusement. Ils n'aimaient que Camus, Sartre, Malraux. La politique, dont pourtant l'État les avait subtilement dissuadés